

**Jean Baechler**

Professeur émérite de l'Université Paris IV Sorbonne  
Membre de l'Académie des Sciences Morales et Politiques  
Section Morale et Sociologie



Synergies Monde n° 4 - 2008 pp. 27-29

Les générations universitaires sont courtes, de l'ordre de cinq ans à peine. Aussi bien, Edgar Morin a-t-il commencé par être pour moi un ancien, auquel je n'avais accès que par oui-dire. Autant qu'il m'en souviens, j'entendis parler de lui en termes explicites pour la première fois vers 1964 ou 1965, quand j'étais jeune professeur d'histoire et de géographie au lycée du Mans. Un collègue de philosophie sensiblement plus âgé que moi, assez pour avoir connu la guerre, la résistance et la militance communiste au temps de Staline, me conta la réticence hostile, avec laquelle un stalinien rigide - Edgar Morin - reçut les impressions favorables qu'il ramenait d'un voyage dans la Yougoslavie de Tito, après la rupture, en 1948, survenue entre les deux monstres. Je n'avais pas encore lu Autocritique, que je tiens encore aujourd'hui pour le meilleur essai d'interprétation de l'engagement communiste par un ancien intoxiqué. En fait, mon premier contact avec la pensée d'Edgar Morin date très précisément de mai 1968, à une époque où j'avais intégré le CNRS et où j'étais devenu son collègue, puisque nous relevions tous deux de la même section de sociologie. L'occasion en fut une éblouissante série d'articles parus dans Le Monde. Ils proposaient une analyse à chaud des événements dans leur phase initiale. L'auteur avait adopté un point de vue quasi ethnographique et interprété, autant qu'il m'en souviens, ce qui se passait sous nos yeux en termes de fête et de surgissement culturel absolu, au sens où l'on assistait à l'avènement de quelque chose de radicalement inédit. Ces articles, repris ensuite dans La brèche, sont pour moi, eux aussi, ce qui s'est écrit de plus intelligent dans un sens favorable aux événements. Dès lors, saisi peut-être par le sentiment que j'avais affaire à un penseur authentique et certainement par le devoir de me tenir au courant des travaux des sociologues marquants, je lus les premiers livres d'Edgar Morin et suivis à peu près ses publications ultérieures. La première occasion de le rencontrer survint au début des années 1970. Dirigeant à l'époque une collection de sciences sociales chez un éditeur parisien, j'eus la naïveté de lui demander de bien vouloir écrire pour moi. Nous déjeunerâmes ensemble fort agréablement, après qu'il eut d'entrée souligné qu'il était à ce point lié à son éditeur qu'il n'était pas question de lui faire une infidélité. L'homme était non seulement d'une intelligence supérieure mais encore d'une gentillesse exquise. J'eus l'occasion de le constater une deuxième et dernière fois bien plus tard, entre 1986 et 1991, lorsque nous

siégeâmes ensemble dans une commission du CNRS. Depuis lors, je n'ai pas souvenir de l'avoir de nouveau rencontré.

J'ai tenu à rappeler ces quelques souvenirs personnels pour leur insignifiance même et pour souligner que ma contribution à cet hommage ne doit rien à la complicité ni à l'amitié ni même à l'affinité intellectuelle et scientifique, mais tout à l'estime la plus sincère et la plus désintéressée. D'autres plus compétents et plus engagés que moi dans sa mouvance sauront mettre en évidence les mérites éprouvés d'une oeuvre considérable. Je dois me contenter d'impressions, mais elles sont assez profondes et vives, pour que j'y sois demeuré sensible depuis une quarantaine d'années. Une perception superficielle de l'oeuvre pourrait persuader qu'elle manque d'unité dans le propos et révèle de la dispersion dans ses expressions. Voilà un chercheur et un auteur, dont personne ne mettra en doute l'intelligence, le brillant, la facilité de plume, qui passe du parti communiste à la sympathie pour les hippies de Californie, avant de se transformer en sociologue institutionnel à l'usage des biologistes et des physiciens et en pourvoyeur d'idées au bénéfice d'un président de la République ; qui produit aussi bien des travaux de très bonne sociologie sur la mort et les stars, que des analyses aiguës sur des phénomènes sociaux émergents comme mai 68 ou la mutation culturelle en Californie, ou qu'un système puissant englobant tout le réel et toutes les sciences qui en rendent compte, ou que des suggestions séduisantes sur l'unité de l'Europe et sur le français comme langue internationale. Personnellement, j'y vois une grande constance de propos et un projet unique, non pas au sens d'un programme donné au départ et qui se serait développé implacablement, mais en ce que tout peut être rapporté à une motivation fondamentale et à une tournure d'esprit bien ancrée.

La motivation me semble être celle commune à l'intelligentsia européenne depuis le XVIIIe siècle. Edgar Morin m'apparaît comme un homme des Lumières, d'une variété bien typée. Il n'est pas satisfait du monde dans lequel le sort l'a fait naître, quoique, à titre personnel et en vertu d'un tempérament bien tourné et doté, il soit très capable d'en goûter aussi les avantages et les plaisirs. Loin de s'en désespérer et d'en augurer les plus grandes catastrophes, il demeure optimiste et fonde son optimisme sur la conviction ferme que l'humanité et la civilisation sont sur la route du progrès, même si elles l'abordent par les mauvais côtés. La conviction, en ce point, peut prendre un tour fâcheux, si l'intellectuel se laisse aller à vouloir peser sur le cours des affaires humaines, en s'engageant dans l'action politique ou en devenant conseiller du prince. Ce faisant, il verse immanquablement dans l'idéologie et trahit à coup sûr son devoir d'état de chercheur de la vérité. Edgar Morin n'a pas su éviter le piège dans sa jeunesse, probablement sous la contrainte de l'époque, mais il a réussi à s'en extraire entièrement et à en donner l'analyse la plus lucide, la plus radicale et la plus juste. Et aussi la plus vivante, car l'homme a également un talent d'écrivain. Qui ne se souvient du compte-rendu, dans *Autocritique*, de son procès d'exclusion du Parti et du portrait de son accusatrice, une certaine Annie Besse ? Depuis cette mésaventure, l'optimisme morinesque s'est gardé de l'engagement idéologique, sinon de la tentation caméraliste, mais combien d'intellectuels renoncent délibérément au rôle de conseiller du prince qui auraient pu y prétendre ? Le chercheur a pris la place de l'idéologue et ne l'a

plus cédée, en s'attachant à une démarche tout à fait différente. C'est celle de l'observateur informé, qui guette les indices et les symptômes de l'émergence dans la matière historique de nouveautés prometteuses et pointant dans le sens de progrès souhaitables. Grâce à ce rétablissement parfaitement réussi, Edgar Morin est devenu une manière de sociologue de l'histoire immédiate en tant qu'elle annonce des mouvements de fonds et signale des courants bien orientés. L'exercice est des plus difficiles et délicats, car il exige la capacité à discerner l'essentiel au sein du bruit assourdissant des événements et des médias. Edgar Morin a réussi à devenir un maître incontesté du genre.

La tournure d'esprit qui lui est propre a été désignée par lui-même, au détour d'une phrase dans Autocritique. C'est sinon l'esprit de système du moins le besoin de se référer à un système total. La première tentative a été malheureuse, car elle a fait adhérer Edgar Morin au marxisme-léninisme, un système qui, outre le défaut d'induire des catastrophes gigantesques, a encore celui de l'indigence et de l'erreur. Il s'en est détaché assez tôt dans son développement intellectuel, pour réussir une reconversion radicale au bénéfice d'un système plus riche et mieux adapté aux faits. Tout en demeurant incapable de distinguer la cause et l'effet, je constate ce qu'a eu de décisif son séjour à l'institut Salk de La Jolla. Il manifeste un intérêt marqué pour la biologie et sa rationalité systémique. Mon indécision porte sur le point de savoir, si c'est la séduction de l'analyse systémique qui a imposé le souci de la biologie, ou si c'est l'inverse, de la biologie au systémisme. Il importe peu, et l'intéressé lui-même l'ignore peut-être. Edgar Morin n'a pas inventé l'analyse systémique, mais c'est lui qui l'a poussée dans ses conséquences les plus extrêmes, plus loin encore, me semble-t-il, que son analogue allemand Niklas Luhmann. En effet, dans une entreprise immense, il a développé l'analyse systémique en système et l'a transmutée en systémisme même, applicable aux trois règnes du réel, à la nature, à la vie et à l'homme. Qui plus est, il en a proposé tant les applications que l'épistémologie. C'est cette oeuvre de la maturité qui a fait sa réputation et l'a justifiée. Il me paraît remarquable et digne d'être remarqué qu'Edgar Morin a réussi cet exploit peu banal de transformer une disposition psychique au système non seulement en système mais encore en systémisme !

De plus qualifiés que moi ne manqueront pas de relever un autre don manifeste chez Edgar Morin, celui de l'écrivain. Sa facilité de plume est extrême, son invention lexicale non pareille et sa versatilité stylistique peu banale. On a le sentiment que l'homme aurait tout aussi bien pu choisir de devenir romancier ou dramaturge et peut-être même poète. Je parierais volontiers que, au XVIIIe siècle, il aurait effectivement publié des contes et des pièces, et des romans et nouvelles au XIXe. Pourquoi a-t-il choisi, dans la seconde moitié du XXe siècle, de s'exprimer dans le genre scientifique ? Je doute qu'il s'agisse d'un choix délibéré. J'y verrais plutôt l'occasion de pratiquer Edgar Morin et de l'interpréter comme l'indice d'une lame de fond culturelle, en passe de faire basculer la haute culture de la littérature, fictionnelle ou à prétention cognitive, dans la science, non fictionnelle et à justification cognitive. Le diagnostic est vrai ou faux en général, mais il est vrai à coup sûr en ce qui concerne Edgar Morin.